

David ALBAHARI

mrak

[Ténèbres]



traduit du serbo-croate par
Ljiljana Huibner-Fuzellier
et Raymond Fuzellier

Extrait de la publication

GINKGOéditeur

MRAK
(TÉNÈBRES)

DU MÊME AUTEUR :

DAVID ALBAHARI

M R A K
(T É N É B R E S)

traduit du serbo-croate
par
LJILJANA HUIBNER-FUZELLIER
et
RAYMOND FUZELLIER

GINKGOéditeur

Titre original de l'ouvrage : *Mrak*

©

© Ginkgo éditeur, Paris, 2007
pour la traduction française

3, rue Beudant 75017 Paris

ginkgoediteur@noos.fr — www.ginkgo-editeur.fr

À Boyana.

Tous les personnages de ce livre sont inventés.
Toute ressemblance avec des personnes réelles,
vivantes ou mortes, est fortuite et involontaire.

Jamais je n'avais pensé écrire un livre. Aujourd'hui même, je ne sais pas si vraiment j'en écris un, non seulement parce que je ne vois pas du tout comment ça se rédige, mais aussi parce qu'à aucun moment je ne peux me consacrer tout entier aux mots que, de mon stylo à bille, je trace sur une rame de papier. Je ne cesse de tendre l'oreille, je vais à la fenêtre, je surveille la porte. Je me trouve dans une chambre d'hôtel ; l'hôtel est sur la rive d'un lac ; le lac s'étend au pied d'un glacier. Le stylo et le papier, je les ai achetés hier, dans un magasin qui, évidemment destiné aux touristes, offre un grand choix de marchandises dans un espace restreint : des les sous-verre aux cartes postales, jusqu'aux chewing-gums, uax paquets de biscuits salés et au café express, vendu dans des gobelets de polystyrène à couvercle en plastique. Un gobelet de cette sorte est posé sur ma table, juste à côté de la montre de gousset que j'approche de mon oreille, de temps à autre, pour m'assurer qu'elle ne s'est pas arrêtée. Je ne sais pas pourquoi elle se serait arrêtée quand, tous les soirs, juste avant mon coucher, et tous les matins, sitôt levé, je la remonte avec soin. C'est une vieille habitude, ce mouvement par lequel j'approche la montre de mon oreille droite, et maintenant il est trop tard pour changer quoi que ce soit, et surtout des habitudes. Autrefois, il y a

longtemps, je pensais autrement. Cette montre alors appartenait encore à mon père.

J'ai relu ce que je viens d'écrire et, je le constate, manquent maintes explications. L'écriture, je le suppose, doit aussi être une sorte d'explication perpétuelle ou bien une interprétation, sinon pourquoi écrirait-on ? et peut-être serait-il bon que déjà je cesse d'écrire, séance tenante. Il ne s'agit pas de mon incapacité à expliquer ; au contraire, depuis toujours, d'abord comme lycéen et surtout pendant mes années d'étudiant, j'ai su exprimer mes pensées avec précision, même lorsqu'on débattait de notions théoriques complexes ; il s'agit tout simplement du fait que ma situation actuelle – ou plutôt le cours des événements qui l'ont précédée – ne me *permet* pas de donner d'explications, du moins pas autant qu'il le faudrait, je le suppose, pour que ce qui est écrit devienne véritablement attrayant pour un lecteur. Dans mon cas, hélas ! l'écriture sera nécessairement un labyrinthe. Si quelqu'un lit ceci, je souhaite qu'il le sache d'emblée, qu'il ait aussitôt le loisir de renoncer, mais qu'il ne le fasse pas plus tard, quand il ne sera plus assuré de se trouver sur la bonne voie. Dans tout cela me console une seule pensée, que j'ai lue quelque part, et qui dit qu'il n'existe pas plus de grand labyrinthe que le chemin reliant en ligne droite deux villes situées au bord d'un même fleuve.

Douze jours déjà que je séjourne dans cet hôtel. Les hôtels me sont toujours apparus comme des refuges sûrs, surtout d'aussi vastes bâtiments où des touristes se succèdent sans trêve et où personne, du moins c'est ce que j'aime à croire, ne peut retenir les visages de tous les clients. À dire vrai, le fait que la plupart des touristes sont originaires de pays asiatiques m'inquiète un petit peu : cela fait ressortir la pâleur de mon teint, mais là, je n'y peux rien. J'ai veillé à d'autres détails : j'ai cessé de raser ma moustache, je me suis procuré de la teinture pour mes cheveux, de temps à autre j'applique une couche de poudre sous mes yeux, j'ai

même entièrement changé ma façon de m'habiller. Le pantalon large que je porte en ce moment flotte au vent comme une oriflamme, de même que ma cravate se dresse entre les revers de ma veste comme une branche de saule pleureur couverte de ses premières feuilles, des lunettes noires me blessent le nez. Pourtant dans l'ascenseur, entouré de touristes chinois et japonais (que ma tête domine comme un pylône électrique), lorsque je me vois dans le miroir, je sais que je ne peux leurrer personne.

Un instant, j'ai arrêté d'écrire car j'ai eu l'impression que quelqu'un toussotait derrière ma porte. J'ai jeté un coup d'œil par le judas, mais le couloir était vide. À tout hasard je suis allé à la fenêtre. La promenade longeant le lac était déserte. Je ne pouvais apercevoir la lune, pourtant sa lumière se répandait sur l'eau, ondulant comme une couverture de damas.

On pourrait penser que je crains pour ma vie, ai-je songé tandis que j'étais debout à côté de la fenêtre. Maintenant, retourné à ma table, je peux dire, je peux *écrire*, que cet « on », guidé par cette pensée, ne se tromperait pas. Je crains vraiment pour ma vie, mais pas de telle sorte que ma crainte implique une peur du terme de l'existence, autrement dit, de la mort. Ma vie, celle que j'ai considérée comme véritablement mienne, est finie depuis longtemps. Cela, il va de soi, ne veut pas dire que je cours après la mort. Terminer une vie signifie en entamer une autre, et chaque vie est précieuse, la seconde peut-être un peu moins que la première, la troisième – si toutefois la possibilité en existe – encore moins que la deuxième, mais le sentiment du précieux demeure, non comme une prise désespérée au bord d'une falaise béant sur un gouffre, mais comme un état d'enchantement devant un univers où l'on ne peut avoir une seule existence véritable.

J'ignore si l'affirmation précédente est correcte et si elle explique quoi que ce soit, mais peut-être me faudrait-il cesser

de me creuser la cervelle avec des interrogations de ce genre. Il y a des gens qui savent expliquer ; d'autres, comme moi, ne font qu'ajouter davantage de flou à la trame inextricable de la réalité. L'art de vivre consiste à accepter. Les choses sont ce qu'elles sont et là, comme dans les différences fondamentales entre races, on ne peut rien changer. Nous possédons tous le même sang rouge et dans la poitrine de chacun bat un même muscle, le myocarde que, dans toutes les langues mais avec des mots différents, nous appelons le cœur.

J'ai un ton de prêcheur. Un homme assis tout seul dans une chambre d'hôtel doit avoir un ton de prêcheur. L'un parle du haut d'une colonne de pierre, un autre d'une montagne, un autre encore au milieu du sable d'un désert, et un autre enfin à un bureau, que l'on trouve dans des centaines de chambres identiques, de forme semblable et même – qui sait ? – placé au même endroit, mais toujours il s'agit de mots, toujours de cette permanente tentative pour déceler les autres en soi. L'individuel devient général ; le langage de la différence bat en retraite devant le langage de la ressemblance. Un prône, ce sont des paroles venues de très loin, pour exprimer quelque chose qui est tout contre nous.

Lui aussi venu de très loin, Davor Miloche était arrivé jusqu'à moi et pourtant, physiquement il n'avait parcouru que la distance séparant le centre de Belgrade du centre de Zemun. Son prêche, à en juger par des phrases d'apparence incohérente, avait trait à la Sécurité de l'État. C'est à ceci que je pensais en écrivant qu'il était venu de très loin : il était venu d'un autre monde qui, en vérité, était le mien, mais dont l'existence ne me paraissait pas réelle, à moi qui ne me rendais pas compte que chaque monde, le nôtre aussi, a plusieurs faces et que seule une minorité peut tout voir. Choisisant mes mots avec une infinie prudence, comme s'ils eussent été des braises, j'avais demandé à Davor s'il s'agissait bien de cela, ou si l'on s'inquiétait du sort d'un

individu isolé. Je songeais à moi-même, bien sûr. Il ne pouvait m'en parler au téléphone, avait-il dit, et il fallait se voir au plus tôt. Quand ? Sur-le-champ. Où ? À midi pile, sur les quais de Zemun.

C'était au printemps de 1985. La veille, avant le coup de téléphone de Davor, j'avais passé la soirée à une réception chez l'attaché culturel de l'ambassade américaine. Deux ans avant ce soir-là, j'avais commencé à faire des traductions. Les circonstances qui m'avaient attiré vers le métier de traducteur n'importent plus, à proprement parler, mais le fait est que j'avais rendu avec beaucoup d'amour le roman d'une jeune Américaine, et puis un choix de nouvelles d'auteurs américains contemporains où figuraient, entre autres, des récits de Saul Bellow, Bernard Malamud, John Updike et Ann Beattie. Je suppose que c'est dans mon activité de traducteur que nichait la raison pour laquelle, dans le serbo-croate indigent qu'il s'acharnait obstinément à employer, cet aimable hôte américain m'avait convié à cette « petite réunion à zakouskis ». Il m'avait rappelé que nous nous étions rencontrés une fois déjà : l'hiver précédent, lors du vernissage d'une exposition de gravures, au centre culturel des États-Unis.

J'avais accepté et, le jour venu, à l'heure indiquée sur le carton d'invitation que le coursier de l'ambassade avait plus tard déposé dans ma boîte à lettres, je m'étais trouvé à l'entrée de leur villa, à Dedinje. En réalité, ces zakouskis s'étaient révélés être un dîner, avec potage, hors-d'œuvre, deux plats principaux, salade, fromage et dessert, et la formule de « petite réunion » ne convenait pas non plus à une assemblée d'une vingtaine d'artistes, parmi lesquels j'avais reconnu quelques écrivains en vue, deux metteurs en scène, des peintres enfin qui avaient à jamais modifié les courants de la peinture serbe et yougoslave. Entouré de noms ronflants – j'ose l'écrire ici –, j'avais eu la sensation d'être un intrus, surtout lorsque je m'étais rendu compte que la

majorité appartenait au cercle des créateurs désignés, dans les milieux politiques et dans le grand public, comme des « dissidents », ce qui, pour dire vrai, était parfaitement faux. Si la femme de mon hôte et lui-même, d'ailleurs, ne s'étaient pas approchés à plusieurs reprises et n'avaient pas échangé avec moi quelques phrases cordiales, évoquant le choix judicieux de nouvelles que j'avais fait, affirmant aussi l'excellence de mes traductions, je me serais cru égaré et placé dans un lieu où je n'avais rien à faire. J'avais ou le constater, une jeune poétesse – elle avait passé l'automne d'avant, comme boursière du programme Fullbright à l'université du Wisconsin, à Madison – partageait cette même sensation. Je ne l'avais pas conclu d'après ses dires, car nous n'en avions pas parlé, mais d'après la façon dont elle serrait son verre de vin, comme si elle avait envie d'en briser le pied fragile et de le balancer vers le pare-feu grillagé placé devant la cheminée. La jeune poétesse mise à part, la seule invitée était une femme de lettres grassouillette qui n'arrêtait pas de parler et qui – c'est ce qu'on affirmait – avait, dans ses romans, touché aux tréfonds de l'âme féminine. C'est ce soir-là que je l'avais appris, je ne sais de qui. De fait, je n'ai jamais lu aucun de ses livres.

En somme je n'avais rien à craindre. La soirée se déroulait au milieu de conversations parfaitement banales, que je menais parfois mieux que les autres. Dans les petits groupes qui se forment habituellement en ces occasions, durent un instant puis s'éparpillent, on parlait en général de livres nouveaux, d'expositions récentes et de premières au théâtre. Nos hôtes déambulaient parmi les invités comme des êtres d'une autre planète. Sans trêve, des mains se tendaient vers de nouveaux verres, pleins de whisky ou de vodka. Deux serveurs – peut-être un garçon et une fille, je ne me souviens plus – traversaient les pièces comme des funambules sur leurs fils tendus. Après le dîner, un prosateur avait allumé sa pipe et longuement discoursu sur la

manière de la bourrer, le savoir-faire indispensable,— qu'on tire dessus ou pas — pour que la braise ne s'éteigne jamais, sur les marques de tabac. Peu avant minuit, un sculpteur s'était mis à chanter. D'une voix profonde, il avait interprété deux chansons russes. Nous l'avions applaudi, et il avait exhibé sa denture. Je m'étais levé, j'avais salué mes hôtes et j'étais parti.

À midi juste, je m'étais retrouvé sur les quais de Zemun, à faire les cent pas devant le restaurant *Venezia*. Je sentais encore la fatigue de la soirée précédente, cette sorte de fatigue qui nous envahit à constater qu'on a dépensé en vain des heures qu'on aurait pu beaucoup mieux utiliser. J'espérais les oublier vite, et pourtant je n'avais pas résisté à l'envie de noter dans mon journal — un cahier à couverture de carton épais — les initiales de tous les invités. J'avais écrit « Ai été en compagnie de : » et j'avais aligné les initiales, comme elles se présentaient à mon esprit. Après un laps de temps assez long, pensais-je, lorsque j'aurai vraiment tout oublié, ce serait un rébus que je tenterais de déchiffrer avec un plaisir évident.

C'est alors que j'avais aperçu Davor Miloche. Il avait surgi des buissons situés derrière le podium couvert, en béton, où, surtout à l'occasion des fêtes nationales, se produisaient groupes folkloriques et chorales scolaires. Il marchait droit sur moi, souriant, la main droite tendue. Je ne sais pas ce que j'attendais ; en réalité, je n'attendais rien. Jamais jusqu'alors je n'avais rencontré personne travaillant pour les services de la Sécurité d'État. Si j'avais pensé à quoi que ce fût, réveillé par cet appel trop matinal, cela aurait alors été à des films, des James Bond, et aux livres de John Le Carré. Cependant je ne conteste pas avoir été envahi par une désagréable sensation après le coup de téléphone, comme je ne disconviens pas d'avoir longuement scruté mon faciès dans un miroir. Tout en me coiffant, je m'étais demandé, perplexe, si cet appel me faisait honneur ou

honte. L'unique chose dont j'étais sûr, c'était que je refusais d'être coupable, aussi longtemps du moins qu'on ne m'aurait pas fait connaître mon délit.

– Ne vous inquiétez pas, avait dit Davor Miloche, comme s'il lisait dans mes pensées, vous n'avez rien fait de mal.

Sa poignée de main était ferme, étonnamment ferme pour quelqu'un d'aussi menu. Il était plus petit que moi. Il avait une coupe de cheveux bien régulière, une raie bien droite, des pattes taillées avec précision. Sa veste à carreaux était un peu trop large des épaules, mais la cravate, le pantalon et les chaussures, les chaussettes même, comme je l'avais noté plus tard, étaient parfaitement assortis.

– Ah ! cet air du Danube ! avait-il dit en inspirant profondément. Depuis toujours j'ai rêvé de vivre à Zemun, mais on ne peut pas avoir tout ce qu'on veut, pas vrai ?

Il aurait fallu, je présume, lui demander alors où il habitait, lui, mais j'étais resté silencieux. Nous étions là, à contempler le Danube. Vus de biais, si toutefois quelqu'un nous avait remarqués, nous pouvions sembler bavarder comme deux vieilles connaissances : du niveau de l'eau, ou bien de pêche. Une barque s'était détachée de la berge et, décrivant une large courbe, elle s'était dirigée vers l'île de la Guerre. Sur la rive opposée, on devinait des petits chalets. Belgrade, au loin, frémissait dans la brume de la mi-journée.

– Sûrement vous vous demandez pourquoi je vous ai appelé, avait dit Davor Miloche. Il ne faudrait pas que je vous maintienne dans l'incertitude.

– Chaque chose en son temps, avais-je répondu, rien ne presse.

– Vous avez raison, avait-il dit – et il s'était tourné vers le restaurant : on ne va pas au *Venezia*. Il y a trop de monde et l'air y est irrespirable. Qu'est-ce que vous diriez de l'hôtel *Jugoslavija* ?

Là-bas, de fait, il n'y avait personne. Pour y aller, on avait pris sa voiture, qu'il avait garée près de l'entrée principale,

on avait traversé le hall (de la main, Davor Miloche avait fait un signe au réceptionniste), on était entré dans le restaurant et on avait choisi une table, derrière une plante tropicale en pot, luxuriante. Nous avons commandé : des cafés et des eaux gazeuses et, dans un silence mêlé de légers tousotements, avons attendu que le garçon les apporte.

– Et maintenant, avait dit Davor Miloche et il avait mis la main dans une poche de sa veste, il est temps de se mettre au boulot.

Il avait posé sur la table une enveloppe blanche, puis, entre le pouce et l'index, l'avait prise par un de ses coins et retournée : au dos, on voyait un sceau en relief représentant un aigle qu'entouraient une devise et des petites étoiles. La même que celle glissée dans ma boîte à lettres par le courrier de l'ambassade américaine.

Un temps, j'avais fixé l'enveloppe, et puis j'avais regardé Davor Miloche, droit dans les yeux.

– Je sais que vous êtes allé à cette « *soirée* », avait-il dit. J'aimerais savoir de quoi vous avez parlé là-bas.

– Avec qui ?

– Pas vous seulement. Chacun avec chacun. Qui que ce soit.

J'avais haussé les épaules.

– On ne disait rien ?

– Non, nous bavardions tout le temps.

– De quoi ?

– Si je vous dis que, justement, nous n'avons parlé de rien, vous me croirez ?

Alors ç'avait été à Davor Miloche de fixer l'enveloppe. Il avait tendu la main et, du bout des doigts, effleuré une nouvelle fois le même coin.

– Ça me fait penser à une pièce de Pinter, avait-il dit enfin. Tout le monde y bavarde, tout le monde parle et, en définitive, il se révèle qu'on n'a rien dit.

– C'est exactement ça.

– Bon, avait dit Davor Miloche, et il avait remis l’enveloppe dans sa poche.

Sans se retourner vers le garçon, il avait levé haut son index.

– Et c’est tout ?

– Vous m’avez demandé si je vous crois, eh bien ! je vous ai cru. Pourtant, si vous vous souvenez de quelque chose – et il avait sorti sa carte de visite de la pochette de sa veste –, appelez-moi. Voulez-vous que je vous dépose chez vous ?

– Je vais faire quelques pas, avais-je dit.

J’avais pris sa carte et m’étais levé.

Davor Miloche avait réglé, il avait attendu que le garçon ramasse les tasses et les verres, il avait souri.

– Je sais que vous êtes parti au moment où le sculpteur a commencé à chanter des chansons russes. Il chante toujours les mêmes. Il serait temps qu’il change de répertoire.

Après cela, autant qu’il m’en souviennne, je m’étais dirigé vers la porte de derrière, celle qui donne sur les quais, tandis que lui s’avançait parmi les tables, du côté opposé, là où l’attendait sa voiture. Sa carte, je l’avais déchirée avant même d’être sorti et j’en avais jeté les fragments dans la première poubelle venue. Je ne m’étais pas beaucoup éloigné lorsque m’avait assailli la pensée que, tout de même, j’aurais dû la garder. J’étais retourné à la poubelle, mais j’avais eu honte de fouiller dedans alors que passaient à côté de moi des femmes avec de jeunes enfants, des petites filles sur des vélos, des vieilles dames avec des cannes. Je m’étais acheminé vers les tours qui bordent la place Karageorges, mais j’avais beau marcher, j’avais la sensation de ne pas pouvoir les approcher, pas du tout.



NOIRES D'AILLEURS

Alice crime

HURL BARBE

Illustrations de Michel Guérard

Un trolley nommé désir

KOLAZO

Illustrations de Michel Guérard

Vodka en dragées

BENJAMIN FAU & RAPHAËL BLOCH-LAINÉ

Les Discrets

ARNAUD LE GOUËFFLEC

Illustrations de Laurent Silliau

Achévé d'imprimer en septembre 2007
sur les presses de EMD S.A.S.
53110 Lassay-les-Châteaux
Numéro d'imprimeur : 16163
ISBN : 9782846790475

Dépôt légal : septembre 2007

Imprimé en France

ISBN PDF : 978-2-84679-110-6